

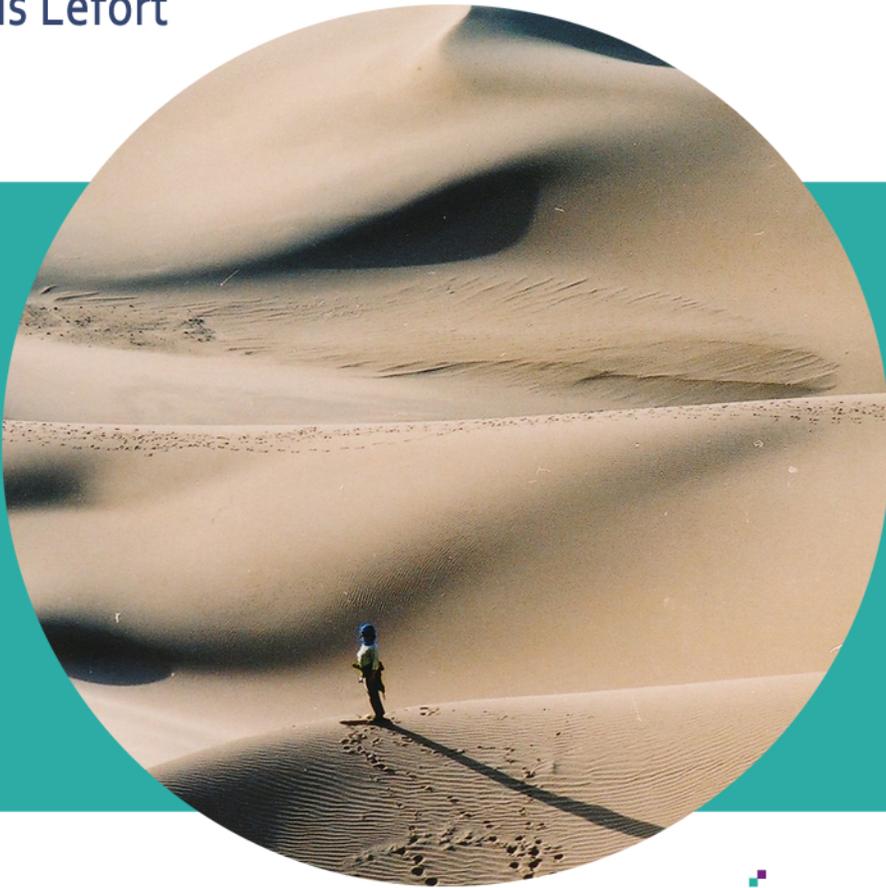


COLLECTION

Spiritualité sans  
frontière

# *Le désert de l'homme fou*

François Lefort



Editions  
Chemins de tr@verse

  
sur [Bouquineo.fr](http://Bouquineo.fr)

FRANÇOIS LEFORT

## **LE DÉSERT DE L'HOMME FOU**

*"J'ai voulu aller le plus loin possible dans les dimensions de la vie"*

*« J'ai beaucoup prié pour que des gens guérissent, ça ne marche pas toujours, ça ne marche même pas du tout... [...]*

*J'ai vu des miracles, mais ce n'était pas comme on le croit. J'ai vu des miracles de la volonté, des miracles de l'amour, des miracles de la vie, des miracles de la foi. C'est en lui que le miraculé a la possibilité de s'en sortir. C'est en soi que l'on trouve la force de guérir.*

*Le rôle du médecin est d'écouter, beaucoup plus que de parler.*

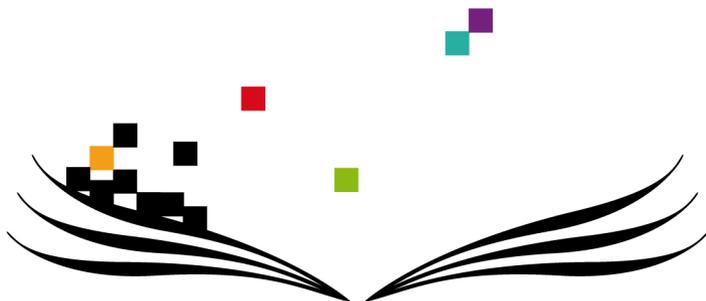
*Écouter, c'est déjà avoir le don de guérison. »*

**D**irection éditoriale

Béatrice Thony

Editions  
Chemins de tr@verse

sur



Bouquineo.fr

Toute diffusion ou reproduction de tout ou partie de cet ouvrage, quel qu'en soit le mode, viole les lois relatives aux droits d'auteur et expose le contrevenant à des poursuites judiciaires.

Éditions Chemins de tr@verse,  
Neuville sur Saone, 2019  
Isbn numérique : 978.2.313.00600-9  
Dépôt légal : septembre 2019

Composition de couverture  
©NASA, ESA, and the Hubble 20th Anniversary  
Team (STScI)

Chemins de tr@verse - 4 avenue Burdeau  
69250 Neuville-sur-Saône

**François Lefort**

**LE DÉSERT DE L'HOMME FOU**

**ÉDITIONS CHEMINS DE TR@VERSE**

Ce livre est dédié à :

Scud, Zolito, Parfait, Bêtise, Tchernobyl, Bagarre, Sans Pitié, Albert, Papis, Claver, Innocent, Laisse-moi tranquille ! , Sidi Ahmed, Crâne, Lamine, Tchinda, Arrêt-d'bus, Téléphone rouge, Dieudonné, Picsou, Alioune, Abdoulaye japonais, Salopette, Rixe, Boutchou, Tach, Serpent, Demba Kinné, Ély, Cach, Tchicha, Erem (lézard), Ali Yoto, Moustique, Bakh-bakh (grenouille), Zorro, Hamoudi, Gotzila, Boy Caca, Boy Poulo, Goliath, Samba Guinzeur, Bounass, Lamine Adama, Bolo, Doumbia, Souidat, Joker, Boss, Pape, Idi Kangourou, Samba le mort vivant. Poulo, Kangado, Cric, Mamadou le Petit, Sans blague, Sidi Bolo, Zidane, Vampire, Rambo, Ali Bêla, « Doumlé » (le fils de Dieu), Bruce Lee, Bok, Idi, Hibou, Gazelle, Pion, Mamoudou le Grand, Ferraille, Hampoulet, Bacari, Colle Force, Gaye, Pétard, Bedaoui, Hamomo, Chelhna, Capitaine des sables, Bendiao, Alyne, Khadafi, Pigeon, Djibril, Kanté, Moussa trois-pieds, Bedine, Adjoint, Ghoul (l'Ogre), Démosthène, Tij, Kinzan, Hamma, Terreur, ThiouThiou, Didi, l'Intellectuel, Biry, Cache, Alpha, El Hôr, « Petit Prince », Meouwa, Buggy, Moussa Trottoir, Mody Mali, Bloc, Houlhende, Hab Erras (Aspirine), Pianiste, Juge, Manivelle, Tokomadji, Gloria, Dollar, Hami la Rose, Marcel, Demba, Mohammed le Petit, Affo, Sidati, Al Hadji, Youssouf, Mamis, Moulaye, Mint Barak, Mustapha, Dicko, Mansour, Souidi, Didou, Bédouin, Derrej, Chekroud, Bourras (double tête), Président, Samba Djaffal, Siley, Thomas Sankara, Loulé, Tarzan.

Et à ceux qui sont morts :

Omar Djanka, Kalidou, Hamid, Mamoussi, Goliath Guinzeur, Georges, Hamdi, Boy Poulo le Grand

*« Folie pour l'Homme... », disait saint Paul.  
J'ai l'impression d'avoir déjà vécu un siècle,  
pourtant mon esprit a toujours quinze ans.*

« Ô vous qui vivez de la vie régulière de la famille, assis paisiblement chaque jour au foyer, ne jugez jamais les marins, les spahis, ceux que leur destinée a jetés, avec des natures ardentes, dans des conditions d'existence anormales, sur la grande mer ou dans de lointains pays du soleil, au milieu de privations inouïes, de convoitises, d'influences que vous ignorez. Ne jugez pas ces exilés ou ces errants, dont les souffrances, les joies, les impressions tourmentées vous sont inconnues ».

*Pierre LOTI*

## Préface de l'éditeur

« J'ai voulu aller le plus loin possible dans les dimensions de la vie ». C'est ainsi que François Lefort résume son action de prêtre et de médecin à la rencontre des plus démunis.

Des bidonvilles de Nanterre aux enfants des rues du Sénégal et de Mauritanie, des populations décimées par les guerres aux victimes de tremblements de terre, il s'est déplacé sur bien des théâtres des drames humains qui ont endeuillé le dernier demi-siècle.

Au travers de ses nombreux ouvrages, il témoigne de ces injustices et de ces tragédies et relate comment ces expériences ont nourri sa foi chrétienne et sa réflexion critique sur les maux de l'Occident.

*Le désert de l'homme fou* a été écrit alors que François Lefort était médecin à Foum-Gléita, au cœur du désert mauritanien, entre 1986 et 1989. Aux confins du monde habité, dans ce dénuement total, confronté à l'extrême fragilité de la vie humaine, il a fait l'expérience puissante de la rencontre avec cette « Présence » à la recherche de laquelle il a dédié sa vie.

Sa quête le rapproche d'un autre contemporain lui aussi fou du désert : Théodore Monod. Tous deux chrétiens, quoique de rites différents, aimantés par le désert et chercheurs d'absolu ; tous deux prônent que « Dieu change, qu'il s'adapte à l'Homme, que la matière et l'esprit font un, que la religion est en mutation et qu'il faut repenser la foi et vivre la transcendance et la lumière au quotidien ». Tous deux se définissent comme des gens qui cherchent, mais qui ne prétendent pas détenir la vérité.

Tous deux enfin placent les Béatitudes au centre du christianisme.

Jusqu'au-boutiste du dénuement mais fort d'une foi portée à son incandescence, François Lefort les met en acte chaque jour, avec son stéthoscope pour seul outil, et pour seules armes la pauvreté et la douceur. Il en découle ce livre lumineux où l'on perçoit comment la

foi de l'auteur se forge et se fortifie au contact de ces immensités désertiques et des populations nomades qui les habitent.

Depuis cet ouvrage, François Lefort en a écrit quelques autres, que les éditions Chemins de tr@verse ont eu l'honneur d'éditer ou de rééditer. Dans *Une sandale dans le désert*, il décrit sa vie de prêtre dans la région clunisienne et développe un crédo réformateur qui rappelle les bases de la foi chrétienne et esquisse la marche des communautés chrétiennes futures, confrontées au manque de prêtres et au dépérissement du sentiment religieux :

*« Depuis la résurrection du Christ, nous, chrétiens, nous croyons, même si tout semble prouver le contraire, que les forces du bien gagneront contre le mal. Nous sommes intrinsèquement optimistes. J'y crois profondément.*

*Mais cette victoire du bien est toujours beaucoup plus discrète que les crimes du mal.*

*Une fleur qui pousse fait moins de bruit qu'une bombe qui explose. »*

Dans *Justice ! Pour l'honneur d'un prêtre*, il fait part de son combat pour voir reconnue son innocence après une condamnation criminelle et quatre années passées en prison.

Dans l'ouvrage *Impertinences*, il compile les aphorismes, bons mots ou paroles de sagesse dont il a pu au cours de sa vie apprécier la saveur ou la justesse, ou que ses expériences de prêtre médecin lui ont inspirés.

*Dieu me fait rire* raconte comment tous ses combats ses aventures ont façonné son rapport à Dieu et sa foi.

Dans *Seigneur, ça suffit !*, paru en 2010 aux éditions Sarmant/jubilé, il adresse à Dieu la prière de tous ceux dont l'existence devient trop lourde à porter.

Nous avons choisi de rééditer *Le désert de l'homme fou* parce qu'il nous paraît étonnamment contemporain ; les réflexions qu'il contient sur l'immigration, sur la nécessité de repenser notre rapport à la foi et à la spiritualité sont particulièrement éclairantes aujourd'hui, vingt-cinq années après sa première parution, alors que le monde est confronté à l'exode climatique et à l'exacerbation de fondamentalismes religieux.

Béatrice Thony

## Désert

« J'ai tout perdu ! »

Ély, le Maure blanc du désert, est la proie d'un fou rire inattendu.

« Je n'ai plus rien, j'ai tout perdu ! »

Son rire contagieux étonne. Là où tout un chacun parlerait de catastrophe : une famille ruinée, une tente en poil de chameau brûlée, cinq enfants presque nus assis sur le sable et le sixième dans les bras de sa mère... Lui, Ély, le père de famille, trouve cela risible. Pourtant il n'est pas fou.

« Il ne me reste plus rien ! Tous mes souvenirs, toutes mes photos, tous mes habits, mes deux sacs de riz, mon "identité", mon lit de camp en bois sculpté, ma moustiquaire... Tout a brûlé ! »

Pendant la nuit, il s'était rendu au dispensaire pour une urgence. Son fils en avait profité pour jouer avec le réchaud à gaz. Une histoire banale. Tout a brûlé. Mais Ély peut rire, il n'est pas seul.

Il croit que Dieu est là, tout proche. Il sait aussi que dans le désert, comme partout dans le monde, ceux qui n'ont rien partagent.

Ély est un petit bonhomme chétif, d'une trentaine d'années, qui a dû beaucoup circuler dans le Sahara. Il parle spontanément plusieurs langues locales et agit en toutes circonstances comme s'il n'avait peur de rien ; ni du désert, ni de la fatigue, ni de la soif, ni de la solitude.

Ély n'est pas à proprement parler un aide-soignant, puisqu'il est menuisier. Il est apparu un jour au dispensaire pour réparer

une fenêtre, je crois. Sans que je m'en rende compte, il est resté. Au bout de quelques mois, j'ai bien été obligé de le payer. Oh ! pas beaucoup, juste de quoi faire survivre sa famille.

Il n'a pas son pareil pour enrouler autour d'une allumette les « vers de Guinée », ces affreux parasites longs de près d'un mètre qui s'infiltrent sous l'épiderme des paysans, juste avant l'hivernage. Il n'a pas son pareil pour réduire des fractures compliquées et désinfecter les plaies purulentes. Moi-même, médecin, diplômé de l'Université, je m'écarte parfois devant ce petit menuisier maure qui n'a jamais été à l'école. Il a appris à lire seul, parce qu'il en avait besoin, comme on apprend à lire les traces dans le sable.

« ... J'ai tout perdu, je n'ai plus que mes habits, ma famille et mon âne... ».

Ça le fait rire. Je ne peux m'empêcher de penser à ces amis en France qui, après le cambriolage de leur maison, ont décidé de ne plus prendre de vacances ensemble ; l'homme partait quand la femme revenait. Ils étaient devenus esclaves de leurs meubles, de leur pavillon.

L'esclavage, Ély sait ce que c'est. Il a des captifs. C'est ainsi qu'on les appelle ici. Nous ne pouvons pas comprendre. Nos mots n'ont pas le même sens. Je l'ai vu avec ses captifs. Il est très embarrassé, il a un peu honte parce qu'il n'a pas assez d'argent pour les entretenir ; cela explique sans doute pourquoi il les a envoyés à plus de cent kilomètres garder des troupeaux qu'il n'ose plus considérer comme les siens. Le Maure respecte ses esclaves. C'est un héritage, ils sont de la famille. Devant l'un de ses captifs plus vieux que lui, Ély n'osera jamais allumer la petite pipe en cuivre ciselée qui lui permet de fumer des herbes fortes du désert connues de lui seul. Peut-on alors vraiment parler d'esclavage ?

Le fils incendiaire de la tente porte à peine ses sept à huit ans. Il ne sait pas très bien quelle attitude prendre. Accroupi, les bras

tendus en avant, derrière l'âne protecteur, il ne vit plus que par ses yeux. Son regard devine l'issue du drame. Le père ne peut passer outre. Dans le désert, on sait être dur avec les enfants sauvages. Sans colère pourtant ; dans l'immensité, ce serait impudique, ridicule... Jamais je n'ai vu un Saharien s'emporter. Toutes les décisions sont prises avec noblesse et retenue.

Ély vient vers moi. En l'absence d'un membre de sa tribu, je suis sa référence.

« Docteur, il faut que je punisse mon fils, je te demande une permission de deux jours, je dois le conduire chez mes captifs pour qu'ils le dressent..

— Mais Ély, tes captifs sont près de Djadjibiné Chorfa, ça doit être au moins à cent dix kilomètres d'ici vers le sud ! Tu ne pourras jamais revenir avant après-demain matin pour m'aider à vacciner dans la région de Lahceï Ahmed Taleb. Tu sais qu'il y a beaucoup d'enfants là-bas. J'ai absolument besoin de toi. Même avec ton âne, tu ne peux pas faire ce trajet en deux jours.

— Docteur, je ne t'ai jamais menti. Si je ne suis pas de retour à temps, Inch'Allah, tu ne me laisses plus travailler avec toi. »

Ély n'a pas besoin de préparer sa monture puisque la couverture qui servait de selle a brûlé. D'un geste prompt, il soulève son fils par l'épaule, le pose doucement sur le dos de l'âne, agrippe la corde usée qui pend au cou de la bête et, d'un pas rapide, part vers le sud.

Ély et son fils sont d'une époque qui disparaît : celle où les parents, formés par l'école de la vie, en savaient plus que leurs enfants. Depuis quelques dizaines d'années, aussi bien en Afrique qu'en Europe, les enfants apprennent des monceaux d'abstractions et d'informations. Les parents sont dévalorisés par leur manque de connaissances. Il n'y a plus de culture orale, familiale, traditionnelle, plus de culture classique, plus de proverbes. En valorisant les sciences et les techniques au lieu de

la vie, nous perdons une partie de nous-mêmes. Nous sommes des amputés. Nous coupons nos racines vivantes, croyant qu'il suffit de les arroser de connaissances théoriques. Dans le désert, à cause de la sécheresse ou de la solitude, ces racines restent encore profondes. Pour combien de temps ? Ély, avec son fils, peut agir comme son père, comme ses ancêtres, comme Abraham...

Deux jours après, Ély revient seul. Il s'est senti obligé de donner son âne à ses captifs. Il n'a pas l'air fatigué. Sans un mot, nous pouvons partir vacciner le village de Lahceï Ahmed Taleb.

Il est des jours, il est des nuits, où l'on avance dans la vie comme si l'on avait trop bu ; non pas en titubant mais en se laissant porter, prisonnier du courant de l'instant. En temps normal, on agit, on choisit, on va... Mais parfois, au contraire, on a l'impression que quelqu'un, ou le vent, décide à notre place. C'est souvent à ces moments-là que l'on est surpris par les grands instants de l'existence, malgré nous.

Il est des lieux privilégiés. Non loin du bout du monde, à une quarantaine de kilomètres du point d'eau où j'habite, à l'extrême limite de l'Assaba, une montagne bordée de falaises a mystérieusement un génie particulier. Elle ne peut pas passer inaperçue. Je ne saurais dire pourquoi mais, contrairement aux autres, elle vit. Suprême honneur pour une montagne de ces régions presque inaccessibles, elle a un nom. C'est le Guelb el Aïd, le « Cœur de la Fête ».

Prêtre catholique, il reste toujours en moi, malgré tout, un relent d'animisme primitif. Je ne cherche pas à le combattre. Le Guelb el Aïd, tout comme le Mont Blanc, l'Annapurna ou le Krakatoa, est pour moi beaucoup plus qu'un tas de cailloux. Il existe. Nous nous aimons. Je peux l'aimer. C'est le Guelb, ma montagne. Le lieu qui pendant quatre ans a été témoin de toutes

mes grandes émotions. Le lieu de mes confidences. Ma montagne sacrée, mon Sinai.

Malgré la difficulté d'accès, j'ai découvert avec surprise que je n'étais pas le premier à fréquenter ce plateau aride proche des étoiles du désert. Un homme, avant Noé probablement, m'a précédé. Il a façonné dans un os une pipe primitive que j'ai retrouvée sur une pierre plate. Religieusement, je l'ai portée à mes lèvres. Un frisson m'a parcouru, comme un soupçon. J'avais l'impression de comprendre, en un éclair, l'histoire de cet objet égaré depuis des millénaires parmi ces rochers brûlés par le soleil. Heureuse trace qui me lie à un lointain ancêtre dont j'ignore tout !

Je ressens la même sensation quand je survole l'ouest du Sahara. Rien n'a changé dans le paysage depuis l'épopée de l'Aéropostale, Saint-Exupéry ou Mermoz. Ils aimaient ces cordons dunaires, ils connaissaient ce piton rocheux. Un lien s'établit entre eux et moi. Une parcelle d'éternité.

À mi-pente du Guelb el Aïd, vers le nord-ouest de l'escarpement, j'ai disposé deux ou trois pierres pour me protéger du vent. De là, grâce au filtre des nuées de sable fin, je peux, sans être ébloui, voir à l'œil nu des taches noires sur la surface du soleil couchant ; j'ai l'impression alors d'assister à la création de la terre. Dans la nuit, je me laisse emporter vers une étoile ou une galaxie amie.

Je vais toujours seul dans ce lieu que j'ai osé baptiser mon « ermitage ». Probablement pour me signifier à moi-même que c'est un lieu saint, mon lieu saint.

Au sommet de cette petite falaise, j'ai vécu de grands moments que je n'essayerai pas de raconter : les mots n'existent pas. Je peux simplement témoigner que mon cœur a battu. Là, dans ce désert perdu entre le Gorgol et le Karakoro, j'ai été libéré de moi-même. J'ai connu de profonds moments d'exaltation. Je voudrais les partager. Pour rendre heureux ceux

qui sont encore prisonniers de l'instant, je voudrais leur donner l'envie d'escalader leurs montagnes intérieures quand une force irrésistible les pousse.

Je n'oublierai jamais le spectacle enivrant de cette planète se posant sur un croissant de lune. Cette nuit-là, mon esprit était un alliage de rire et de larmes. J'avais fui pour me cacher quelques heures dans la solitude. La veille avait été une journée trop dense.

Dès le matin, je m'étais trouvé devant l'obligation de choisir entre opérer une femme ou partir, dans un village perdu, vacciner mille enfants, c'est-à-dire en sauver des centaines. Je savais que la femme allait mourir. Mon instinct me disait de la sauver, ma raison et ce qui me reste de devoir me disaient de la laisser. Je suis parti sans me retourner. Elle est morte avant mon retour.

Étrange destin : le soir même, j'ai pu sauver une femme mourant d'anémie sur un lit de branchages, dans un fondouk près du marché. Il était trop tard pour la transporter. Loin de tout, par un geste de folie, sans comparer les groupes sanguins – je suis O-, donneur universel- je lui ai envoyé directement de mon sang, de bras à bras, d'aiguille à aiguille, sans autre intermédiaire qu'une petite tubulure de perfusion. Il n'y avait pas d'autre solution. Ce jour-là, en la voyant sortir de l'agonie puis se lever, j'ai eu un avant-goût de ce que pourrait être la résurrection à la fin des siècles.

Il est des jours qui n'en finissent pas. Les événements se bousculent. Le soir même, épuisé, prêt à m'endormir sans enlever mes vêtements, j'ai dû lutter contre le sommeil jusque tard dans la nuit. Abdoulaye, un enfant perdu que j'avais pris chez moi depuis plusieurs mois pour essayer de le sortir de l'enfer de la rue de la capitale, probablement soulé de fatigue, a commencé à se confier à moi, à parler, à se libérer de son passé. Pour la première fois, il m'a raconté sa vie jonchée de drames et

d'abandons. Refuser de l'écouter aurait été le tuer, le trahir. J'étais obligé de garder mon attention éveillée. C'était l'instant que j'attendais depuis des années. Brusquement, comme à la suite d'un déclic, l'enfant s'était ouvert.

Tout avait commencé par un arc-en-ciel. Phénomène rarissime dans le désert. Depuis toujours, Abdoulaye rêvait de voir un arc-en-ciel. Et cette fin d'après-midi, dans la montagne, il avait été exaucé. La joie l'avait fait sortir de son long mutisme. Cela peut paraître impossible, mais je connais un enfant qui a été sauvé par un arc-en-ciel !

Quand on ne la bride pas, la vie a plus d'imagination que le rêve.

Épuisé — l'argot dit : « vidé » — le lendemain, j'ai déserté mes consultations au dispensaire et suis monté sur le Guelb el Aïd. Ce moment de solitude était vital pour moi. On ne peut pas toujours vivre au bord de ses limites.

### **Nouakchott, 2<sup>e</sup> étage du ministère, quelques mois plus tôt**

Le directeur mauritanien de la Santé me reçoit avec l'évêque dans son bureau. Je sais déjà que je suis nommé médecin-chef à Foug-Gléïta. La veille, l'ambassadeur de France m'a convoqué pour me dissuader d'y aller. Il a conclu avec mépris :

« Il n'y a rien là-bas, mon père. Que des chameaux ! »

Personnellement, après quelques années de vie trépidante à Paris, je cherche à disparaître au bout du monde. La suite de la conversation avec le directeur de la Santé me fait comprendre que je suis peut-être exaucé au-delà de mon souhait.

« Ne cherchez pas Foug-Gléïta sur une carte, vous ne le trouverez pas ; jusqu'à très récemment la position était indéterminée. C'est à trente-cinq kilomètres au sud-ouest du poste de M'Bout dont vous aurez aussi la responsabilité. Vous

serez le seul médecin. Nous estimons la population de votre secteur à 60 000 personnes... »

Distract par ce chiffre, je n'écoute plus très attentivement. Mentalement, je fais un rapprochement. C'est comme s'il n'y avait que trente-trois médecins à Paris ! Cela me laisse rêveur...

Deux fois dans ma vie j'ai mis plusieurs jours à vider mes valises, retenu par la crainte d'avoir été trop loin : lors de mon entrée au séminaire, où tout dans cette grande maison triste me disait que je n'étais pas fait pour y vivre, et en arrivant à Foug-Gléïta. Je connaissais déjà assez bien le désert, mais je n'avais jamais vu cela.

Il n'y a rien ! Absolument rien ! Par un arbre, pas un animal, pas un bruit, rien ! Un bidonville de deux mille habitants agglutinés autour d'un robinet crachant une eau beigeâtre. Tout autour, semblable au Ténére, à l'infini, une étendue de cailloux, plate et immobile comme la terre avant la création des montagnes.

Le vide ! Un vide à faire peur, laissant deviner mon propre vide intérieur.

Le silence ! On entend son cœur battre. Un silence impossible à vivre si l'on a peur de soi, mais qui peut être aussi le chemin pour ne plus avoir peur de rien.

Le ciel ! Un ciel plus grand que tout, paralysant la terre, chaque grain de sable apparaissant comme une étoile déchue.

L'harmonie pourtant ! Les couleurs n'agressent pas. Elles chantent même au crépuscule.

La sensualité aussi ! La courbure des dunes lisses et pures comme un corps de femme, nu, est provocante comme une caresse.

Le...

Il est un mot qui n'existe pas pour signifier ce qui est mystérieux et infiniment simple.

Peut-être est-ce le mot « vierge » ? La neige est vierge, la dune est vierge, la forêt est vierge. Je hais les dunes piétinées, les champs de neige salis, les arbres abattus, et je pleure devant les femmes violées. Vierge, désert, pages blanches, mystères de la science...

Je suis resté à Foum-Gléïta au milieu des nomades ; j'y ai vécu les quatre plus belles années de ma vie.

Avant de découvrir le désert, j'ai découvert le départ. Ce n'est pas la première fois que je disparaissais au loin. Je sais donc que ce n'est pas facile. Mais l'envie me prend toujours brusquement, un jour, comme un désir de drogue, ou un appel intérieur, je ne sais pas. Il faut que je parte ! Tout de suite ! Pourtant, je suis très heureux à Paris. J'y trouve aussi mon équilibre. J'y ai beaucoup d'amis. Et puis, il y a les théâtres, les cinémas, les librairies, les bords de Seine, les platanes, la lumière des phares sur l'asphalte mouillé... Toutes les images qui le soir, dans les pays de solitude, remontent dans ma mémoire. Malgré cela, sans raison, il faut que je parte.

Je pars toujours seul. J'ai un rendez-vous, avec un inconnu. Un rendez-vous auquel je dois me préparer pendant des mois de voyage. Un rendez-vous avec ma solitude, au-delà de ma solitude.

Pour cela, il faut que je perde tout ce qui est important pour moi. Vivre dans une culture très différente de la mienne pour me trouver l'esprit nu. L'essentiel devient superflu. Sans importance : l'heure, l'argent, le repas de midi, la presse, la politique, les honneurs...

Prendre le temps de la distance. Beaucoup partent sans sortir d'eux-mêmes. Beaucoup visitent la Chine sans vraiment quitter l'Europe : le guide est européen, les compagnons sont européens, l'esprit est européen. Ils auront vu la Chine, mais ils n'auront rien vu de la Chine. Voyager, c'est d'abord sortir de

soi. Une des grandes conversions de l'homme est de partir en acceptant de se laisser surprendre, d'accueillir, au risque d'être profondément transformé, le Petit Prince égaré sur la terre.

Personnellement, j'ai besoin de partir comme d'autres vont dans une abbaye ; c'est une retraite au long cours. Au contact des autres cultures, particulièrement dans le désert, je me dépouille petit à petit pour me retrouver seul, tel que je suis. Je jette mon carnet de rendez-vous, mes adresses, mes discours tout faits, mes jeux, mes rôles. Tout ce qui est construit se désagrège pièce par pièce. Il ne reste que l'essentiel, quelquefois presque rien. Je découvre alors que je ne suis plus qu'une pierre lisse : c'est dur, très dur ! C'est sur ce presque rien, sur l'essentiel, que je dois reconstruire. Il ne me reste que des questions. Je regarde les étoiles et ne trouve pas de réponse. Deux milliards d'années-lumière de tous côtés ! L'important devient l'art, la musique, la poésie, l'esthétique, l'harmonie, la paix, l'Amour... Les traces d'un Dieu caché.

Alors seulement, je suis prêt à me présenter à mon rendez-vous, à prendre conscience de la Présence. Ce n'est pas moi qui en ai l'initiative. Mon interlocuteur est un être très particulier. La rencontre est toujours une collision, un choc qui dévie fondamentalement la direction de la boule de billard qu'est ma vie, un instant qui transforme mon existence et me rend profondément heureux d'être. Pour connaître encore de tels moments, je suis prêt à affronter de nouveau des cyclones tropicaux ou des tornades de sable.

Peut-être n'y a-t-il là qu'illusion, peut-être suis-je fou ? Mais c'est ce désir de rencontrer encore une fois l'Autre qui me fait vivre.

Foum-Gléïta n'est pas le bout du monde, Lahceï Ahmed Taleb non plus, bien qu'il n'en soit pas loin. Le bout du monde, je le connais, c'est Chelkhat Ouled el Hadj, au sud-est d'El Harrach.

Dans ces villages où l'expression « loin de tout » ne veut plus rien dire, je crois que j'ai connu les plus grands moments d'exaltation de mon existence. D'abord parce qu'on m'y aimait et que tout homme, avant tout, aime être aimé. Ensuite parce que, en vaccinant et soignant, je contribuais à sauver des vies humaines. Mais surtout parce que j'avais l'impression de vivre, sans tricher, une aventure qui me dépassait.

Je ne peux plus supporter les discours prononcés en France sur l'Afrique. La misère et la pauvreté de ces villages sont unimaginables, indescriptibles. J'en frissonne encore. Oh ! il ne s'agit pas d'enfants faméliques tels que nous les présentent les grands reportages à la suite d'une guerre ou d'une catastrophe et qui seront rapidement secourus par l'aide internationale, mais d'une pauvreté chronique qui vient du fond des âges.

Après avoir roulé des heures dans le désert, cherchant avant tout à ne pas casser la mécanique ni à nous perdre, car bien sûr il n'y a aucune trace de véhicule, Osmane mon jeune guide peul tend le doigt vers l'horizon et murmure : « C'est là ! »

Je ne vois rien, puis petit à petit, au bout d'une demi-heure ou d'une heure seulement, mes yeux arrivent à distinguer, au loin, des cases de boue camouflées au bord d'un oued à sec ou quelques tentes abritées derrière un rocher usé par le vent. J'ai du mal à imaginer que pour les gens que nous venons visiter, ce vide grandiose, loin de tout, soit le centre du monde.

Les enfants affolés, souvent nus, même les plus grands, courent dans tous les sens, cherchant un endroit pour se cacher des inconnus que nous sommes. Les adolescents, plus fiers, ne sont souvent vêtus que d'un simple slip troué, hors d'âge. Malgré l'habitude, je suis toujours frappé par leur extrême maigreur et la couleur mate de leur peau. Après une tornade de sable, les hommes blancs sont gris et les Noirs, au contraire, recouverts d'une fine pellicule blanche.

Autour des cases, des barrières de branches marquent le territoire de la famille. Une enceinte d'épineux sert la nuit d'enclos aux bêtes faméliques et décharnées. Nous nous arrêtons au milieu du village. L'apparition du 4 X 4 fait son effet. Très doucement, les enfants s'approchent en commençant par les plus courageux, mais jamais à moins d'un jet de pierre. Plus loin, de gracieuses jeunes filles aux cheveux tressés parées de bijoux d'argent, de perles multicolores et de boules d'ambre, se moquent d'eux, sans s'avancer non plus, bien sûr.

Leur peau noire met en évidence l'intelligence de leur regard.

Le vieux chef de village se dirige vers nous d'un pas assuré. Nous le reconnaissons car il est le seul à porter des chaussures, de vieilles sandales de plage en plastique. Il nous apprend qu'il y a ici deux mille cinq cents habitants. Une épidémie de charbon fait des ravages. Les victimes sont nombreuses. L'équipe médicale est au complet. Tocka, le chef des infirmiers, donne des ordres précis, son expérience vaut beaucoup plus que mes connaissances universitaires. Nous nous mettons au travail. C'est épuisant. De temps en temps, je lève les yeux vers la place du village, avec ses maisons de terre battue entourées de tentes de nomades. C'est pur.

« L'étranger est comme Dieu, celui qui vient », dit une phrase du désert. Pour nous, déjà repus, les serviteurs égorgent sans tarder la plus belle bête du troupeau. On s'excusera de n'avoir que du blé dur et quelques oignons séchés pour agrémenter la sauce. Dans la soirée, quand le village commence à s'assoupir, je vois parfois, dans la pénombre de la case en banco, s'avancer furtivement vers moi la plus belle jeune fille du village. Ma morale et mon état de prêtre m'obligent à refuser de comprendre. Rien n'est assez beau pour nous !

Ce soir-là, au moment de retourner vers Foum-Gléïta, je découvre que personne ne m'a demandé de soigner les forgerons. Presque partout en Afrique, dans les ethnies blanches

ou noires, malgré leur richesse relative, les familles de cette caste sont craintes et méprisées, à peine considérées comme des humains. Nous retardons notre départ, pourtant déjà tardif, pour soigner ces fils de Prométhée à qui l'on n'a toujours pas pardonné d'avoir volé le feu aux dieux.

Le soleil est bas vers l'ouest quand nous partons enfin. Il ne faut pas traîner. Il est presque impossible de rouler la nuit dans le désert sauf en période de pleine lune. Osmane a un pressentiment. Cela m'inquiète, car ses intuitions se réalisent généralement :

« Il faut que nous avançons le plus vite possible tant qu'il fait jour, nous risquons de finir le trajet à pied. »

Vers six heures du soir, après quelques manœuvres pour nous sortir d'un ensablement au fond d'un petit vallon brûlant, le moteur se bloque brusquement. Je démonte les bougies, on tourne le moteur à la main, de l'eau gicle sous pression...

Tas de ferraille inutile, la voiture est immobilisée. En plein désert, à cinquante, peut-être soixante kilomètres de chez nous, le point d'eau le plus proche. Tant qu'une voiture roule, on ne pense pas à la panne, on ne pense pas à l'eau, on ne pense pas à l'épuisement, on ne pense pas à la mort... Mais quand on tombe en panne...

Ély, fort de ses deux cents kilomètres à pied des jours précédents, dit d'une voix ferme inhabituelle :

« Docteur, partons, et vite ! Il faut arriver demain matin, avant que le soleil nous grille. Sinon... »

Nous savons tous ce que veut dire « sinon ». Les histoires de veillée autour du feu dans le désert tournent toutes autour de ces « sinon... ». À Chelkhat Tiyab, l'année dernière, nous avons trouvé le corps momifié d'un homme qui n'avait pu arriver jusqu'au puits un jour de tornade sèche.

Osmane affirme :

« La lune se couchera au milieu de la nuit ; à pied, c'est plus court à travers la montagne. Nous avons juste le temps. »

Son choix est une question de vie ou de mort. Heureusement, il ne se trompe jamais. Parfois, il s'isole à quelques pas, regarde les traces des animaux sauvages, reste plusieurs minutes à observer l'horizon les yeux à demi fermés, ou jette une poignée de sable en l'air pour voir d'où vient le vent ; d'autres fois, il regarde les étoiles ou interprète le cri des chacals. Il finit toujours par savoir où l'on peut trouver le puits le plus proche.

Avant de partir, nous partageons l'eau.

Cette marche forcée dans l'obscurité est un calvaire. Je suis toujours à la traîne, trébuchant sur tous les cailloux, m'étalant dans les épineux, m'enfonçant dans des trous de sable. Mes compagnons me disent à chaque instant :

« Plus vite docteur, sinon nous n'arriverons jamais. »

Depuis cette nuit-là, j'ai cessé de vanter mes talents de sportif. Dans ce domaine aussi, Ély, le petit aide-soignant chétif, avait beaucoup de choses à m'apprendre.

Marchant dans la nuit, sans plus sentir mes mollets, je pense à la mort et me rappelle les grandes peurs de mon existence. Souvent, dans le désert, reviennent brusquement à l'esprit des souvenirs enfouis. On ne divague pas, ce sont des images qui s'imposent. Je vois les amis qui sont morts avant moi : mon frère Dominique, Hamid le drogué que j'ai essayé de sauver, Omar Djenka et Georges, les enfants de la rue qui n'ont pas pu résister...

Et ces peurs ! Pourquoi est-il honteux de raconter que l'on a eu peur ? Je revois cette scène vécue en Autriche. Je voulais traverser seul, à pied, le grand lac gelé de Zeel Am Zee ; tout à coup, très loin des berges, la glace s'était mise à gémir sous mon poids. Je risquais de disparaître à jamais dans l'eau glacée... À chaque pas, la menace se faisait plus violente. Personne ne savait que j'étais là. Mon cœur battait jusque dans mes tempes.

Que faire ? Mourir en silence pétrifié de peur et de froid ? Mesurant chaque geste, tout doucement, je me suis allongé sur la glace et suis resté immobile, les bras et les jambes écartés... Le monstre froid du lac s'est alors calmé... C'est en rampant vers la rive comme un serpent, pendant des heures peut-être, que je ne suis pas mort noyé dans un lac gelé. Paradoxe, maintenant, dans le désert où, même la nuit, un vent brûlant tarit ma langue, je pense à cette glace rompue...

Je revois l'œil et les dents de ce requin des mers du Sud, affolé, semble-t-il, par mes appareils de plongée. Je ne sais pas encore comment il ne m'a pas dévoré. Cette agression musclée dans la montagne près de Bogota. Cet accident de deltaplane, mes vertèbres fendues me causaient une douleur telle que j'ai compris le suicide. Impossible de vivre avec une telle souffrance. Ce n'est pas tellement la mort qui me fait peur, c'est l'agonie, l'angoisse, la douleur.

Les kilomètres, comme les pas, se ressemblent. Nous avons l'impression de ne pas avancer. Brusquement, avant tout le monde, dans la nuit, vers le sud, j'aperçois le phare de Foug-Gléïta. Nous l'avions justement placé au plus haut d'un mât pour que les voyageurs perdus puissent se repérer la nuit. Je crie ! Nous ne sommes pas encore vraiment sauvés, il reste peut-être une vingtaine de kilomètres et le ciel menaçant s'éclaircit déjà à l'est, mais l'espoir existe. C'est pour cela probablement que, malgré la chaleur étouffante du jour, les derniers kilomètres ont été moins durs pour moi que ceux de l'obscurité. L'espoir...

Arrivé à la maison, Ély n'a toujours pas l'air fatigué. Deux jours plus tard, j'irai fêter cette grande peur sur le Guelb el Aïd.

Le désert, c'est le lieu où l'on est totalement remis en cause. Le lieu du départ absolu. La remise en cause par la solitude. Le désert à deux n'est plus le désert. Quand je suis parti, je sentais

que le vernis de la société commençait à me séduire, malgré moi. En 1985, à la suite d'une mission de cabinet ministériel sur les immigrés, d'une étude sur la prostitution des enfants, de nombreuses campagnes de presse... j'ai cherché à fuir. Le danger du jeu, de la comédie, de la vanité de l'acteur me guettait. Ce qui m'empêche d'entrer en moi-même, c'est la comédie. Dans le désert la réalité reprend sa place. Peu importe mon apparence.

La première fois que je suis allé au Sahara, c'était l'aventure. En 1966, à vingt ans, j'ai « fait » le désert en voiture : vents de sable, grosse chaleur... J'ai pu rapporter des émotions fortes. Mais passer dans le désert ou y vivre est si différent !

La solitude tue ou elle amène à se découvrir. Je me retrouve seul, seul vivant au milieu d'un espace mort, seul face à moi-même, seul avec le Seul, seul face à une présence créatrice qu'il ne faudrait pas trop vite appeler Dieu. Une présence que j'aime, une présence qui m'aime, une présence qui me rend heureux. J'ai été pris par le désert. Capturé.

Dans les dunes, affolé par la solitude, arrive toujours un moment où j'ai brusquement l'impression de n'être plus seul au monde. Quelqu'un est derrière moi, autour de moi, en moi. Il est là ! Le désert est vide mais la Présence le remplit entièrement.

Le désert est dur aussi. La soif, le vent de sable, la chaleur extrême qui brûle et dessèche, la fatigue et les courbatures rendent la vie pénible. Mais je sais qu'après plusieurs jours j'arriverai au sommet de ma montagne à dépister les traces de Dieu.

J'aime rouler pendant trois, quatre jours. Même si nous sommes plusieurs, on finit par ne plus se parler, on n'a plus rien à se dire. Les paysages sont les mêmes, la « tôle ondulée » nous casse le dos, l'esthétique du désert disparaît, n'a plus de sens. Au bout du temps et des distances, au bout de la fatigue, le désert parle. Il reste des traces.

Puis vient le soir. Là, tout s'arrête, les musulmans prient. Moi aussi je me tourne vers Dieu et rends grâce pour la lumière qui descend, le cœur brûlant comme le soleil.

Après la fatigue, l'étape. Moment d'abandon. Les nuits peuplées d'étoiles favorisent le rêve. Bételgeuse, Aldébaran, Véga la bleue, la Croix du Sud, la nébuleuse d'Orion... Et le Scorpion, la plus belle constellation du ciel. Le rêve est partout, les instants se savourent lentement. Lenteur de la traversée, lenteur de la préparation du thé, lenteur des histoires et des contes qui n'en finissent pas, lenteur de la nuit. Au milieu de mes amis, rien ne m'empêche plus d'aller jusqu'au bout de mon rêve.

De tels instants donnent une grande clarté en soi, rassemblent comme dans un puzzle enfin reconstitué les morceaux, à priori inconciliables, de sa vie. Aller au désert pour se reconstruire.

Les peuples du désert, les Maures, les Peuls, les Touaregs, les Reguibats, les Chambas, sont sculptés par l'infini depuis que l'homme est l'homme. Voyageurs, à travers l'espace et à travers le temps, ils ont l'horizon pour demeure et l'éternité pour limite. Loti parlait de cet « océan sec » face auquel les peuples sont des fleuves. La pauvreté des nomades s'accorde harmonieusement au dénuement du désert. Le Sahara est pauvre, mais libre. Pas de barrières, pas d'autres contraintes que celles que l'on a librement acceptées.

On touche l'infini, l'éternité. Au bout du temps, quand les masques tombent, il ne s'agit plus de poésie mais d'existence. La vie devient poésie.

Du bruit !

Je rêve, j'entends du bruit derrière moi. Un bruit vulgaire ; il y a si longtemps que je n'ai plus entendu de bruit. J'ajuste mon

rétroviseur, devenu bien inutile depuis plusieurs mois. C'est même étonnant qu'il n'ait pas encore échoué comme miroir dans une case.

Il ne doit passer qu'un seul véhicule par mois sur cette piste-là.

J'entends klaxonner derrière moi ! Klaxonner dans le désert ! Comment peut-il exister des gens qui klaxonnent dans le désert ?

Osmane, très au fait des rumeurs du monde, même s'il n'a pas de radio, me dit tout excité :

« C'est le Paris-Dakar ! »

Je ne comprends pas :

« Ce n'est pas possible, il est prévu qu'il passe à des milliers de kilomètres à l'est. »

Je ne savais pas encore qu'un accident d'hélicoptère avait entraîné la modification d'urgence du trajet. Le rallye longe le fleuve pour conclure la course au plus vite.

Près du village wolof de N'Diago, Osmane et moi participons à une campagne nationale de vaccination. Deux Porsche hurlantes essayent de nous doubler. Je ne peux pas leur céder immédiatement le chemin, la piste est trop étroite. Mais les voitures tentent de passer en force, au risque de provoquer un accident. Je reste imperturbable, collé à la piste. Après tout, je me sens un peu propriétaire de ces traces que nous avons dessinées au fil des ans, Osmane et moi. Je sais que deux cents mètres plus loin, je pourrai m'écarter. Les bolides trépignent derrière nous dans un nuage de poussière.

Nous voici arrivés sur le lit du marigot asséché qui borde le village. C'est un bras mort du fleuve Sénégal. Je m'écarte sur la gauche pour que mes poursuivants puissent continuer sur la piste. Mais, pensant que je prends un raccourci, les deux pilotes me suivent. L'eau, en quittant son lit, a laissé une croûte de boue séchée, plate et dure comme du goudron. Cela permet de rouler

très vite. Les deux bolides me doublent de chaque côté. Entraîné par le mouvement, j'irai moi aussi m'embourber jusqu'au châssis quelques centaines de mètres plus loin. Car il ne fallait pas quitter la piste ! Sous la croûte sèche, il restait encore, sur un mètre de profondeur, la boue gluante de la dernière crue. Le piège !

Les traces de nos pneus conduisent les concurrents suivants dans la même nasse. Tous s'embourbent profondément. Un quart d'heure plus tard, ce sont des dizaines de voitures, de motos et de camions qui nous entourent, lamentablement immobilisés dans la vase.

J'ai embourbé le Paris-Dakar dans le désert !

Je suis un peu honteux mais aussi presque content de moi, comme un gosse qui a fait une belle bêtise.

Un des pilotes, un acteur qui participe à la course, s'approche, furieux :

« Pourquoi avez-vous fait cela ? Vous allez nous faire perdre la première place ! »

Je préfère répondre à Osmane :

« Tu crois qu'il m'engueule ? »

Osmane, complice, sourit. Il sait que j'ai très mauvais caractère, surtout quand il fait chaud. Je me tourne enfin vers le pilote :

« J'aime m'embourber, j'adore ça, c'est mon droit le plus strict, aucune loi internationale ne m'interdit de m'embourber. »

Puis j'ajoute :

« D'abord qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous faites ici, les pieds dans mon marigot ? »

Son équipier, un Suédois, je crois, met toute son énergie à empêcher que notre conversation tourne au pugilat dans la vase.

Une voiture embourbée, c'est déjà spectaculaire, tout un rallye, c'est dantesque ! Le dernier hélicoptère de la course dépose une équipe de reporters qui filme le désastre. Le soir,

devant leur écran, certains de mes amis en France se demanderont au nom de quelle nouvelle folie je me trouve dans le Paris-Dakar.

Les habitants du village s'approchent, interloqués. Ils ne comprennent pas pourquoi tous ces véhicules sont venus de si loin pour quitter la piste et plonger dans le marécage. Les Européens sont vraiment déconcertants !

Le chef de village, me reconnaissant au milieu du champ de bataille, vient me demander poliment ce que nous faisons. Nous sommes chez lui ; il est choqué de ne pas avoir été prévenu ; il aurait préparé une fête pour nous recevoir ; il aurait fait égorger deux ou trois chèvres et les griots auraient composé des odes en notre honneur. Puis il ajoute, en regardant tout le matériel déployé par les concurrents :

« Quand je pense que nous n'avons même pas une charrette pour évacuer nos malades ! »

Je resterai embourbé deux jours. Cela me permettra de goûter à l'accueil du village.

Les concurrents, eux, sont très pressés. Comment peut-on être pressé dans le désert ? S'il y a deux mots antinomiques, ce sont bien désert et chronomètre. Les pilotes immobilisés s'activent ; on voit sortir des câbles, des pelles, des treuils, des crics et autres plaques de désensablement. La boue séchant sur leur visage les rend noirs comme le dernier des captifs. Le marigot de N'Diogo devient un grand chantier, mais le matériel ne suffit pas.

Les pilotes se précipitent alors vers les rares arbres de la rive, coupent les branches et déroulent devant leur véhicule un tapis végétal plus dur. Ils n'hésitent pas non plus à voler les barrières du jardin potager des femmes du village. Tant pis ! Il faut gagner du temps, gagner la course. Un chauffeur de camion cassera même la margelle du seul puits en disant : « Je reviendrai demain pour payer. »